

Quelques lettres adressées à Guillevic par des poètes de l'Ecole de Rochefort

Jacques Lardoux

On sait que l'Ecole de Rochefort-sur-Loire, près d'Angers, a existé pendant la seconde guerre mondiale et qu'elle a rassemblé des poètes et des peintres, un groupe d'amis, dont les plus connus sont Jean Bouhier, le fondateur, Michel Manoll, Marcel Béalu, Luc Bérimont, Jean Rousselot, Roger Toulouse, et peut-être surtout René Guy Cadou dont la notoriété n'a cessé de croître ; Max Jacob et Reverdy, qui vivaient eux aussi sur les bords de la Loire, faisaient figure de conseillers et de références. L'esthétique des « écoliers » était fondée sur le naturel, la simplicité sans exclure en fait un néoromantisme et même un « surromantisme », en tout cas prenaient-ils leurs distances avec le surréalisme à la mode. Politiquement le groupe était de gauche.

Mis en relation par Jean Follain avec la dite Ecole (elle n'en était pas une, seulement une « cour de récréation »), Guillevic avait publié dans leur revue le poème intitulé « Ensemble », avant que celui-ci paraisse dans *Terraqué* en 1942. Guillevic resta toujours en bonne relation avec les « écoliers » qu'il retrouva à Paris notamment à l'occasion de traductions.

En 2011, alors que j'étais professeur à l'université d'Angers et que je m'occupais de l'étude des poètes de l'Ecole de Rochefort, Lucie Guillevic a bien voulu me confier un dossier soigneusement répertorié contenant les photocopies des lettres adressées à Guillevic par Jean Bouhier, Luc Bérimont, Jean Rousselot et René Guy Cadou, qu'elle en soit vivement remerciée. On sait par ailleurs que Guillevic a stipulé dans son testament que sa correspondance ne soit pas publiée. Je propose ici de faire la description des lettres des écoliers de Rochefort, quelquefois de

simples billets. Je remercie également les ayant-droits de Jean Bouhier, Luc Bérumont et Jean Rousselot ainsi que Jean-François Jacques, neveu d'Hélène Cadou, pour l'autorisation qu'il nous a donnée de reproduire la photocopie des deux lettres de René Guy Cadou.

A l'époque où il reçoit ses premières lettres, Guillevic était fonctionnaire au ministère de la Guerre puis au ministère de l'Economie Nationale à Paris. Il habitait avenue de la porte Brunet dans le 19^{ème} arrondissement. A noter que depuis 1941, il avait des contacts avec la Résistance, et qu'à partir de 1942 (ou 1943) il adhéra au Parti Communiste Français clandestin.

A- Huit documents de Jean Bouhier

1. Lettre manuscrite du 24 août 1941.

Bouhier transmet à Guillevic la demande d'un de ses collègues qui dirige la revue *Profil littéraire* et qui serait intéressé par des poèmes de Guillevic. Bouhier se dit « envahis d'amis » et peu enclin à travailler.

2. Lettre manuscrite du 19 décembre 1941 et enveloppe avec un timbre du Maréchal Pétain.

Bouhier rappelle l'estime en laquelle il tient Guillevic, estime qui lui a fait désirer sa collaboration aux *Cahiers de l'Ecole de Rochefort*. Il le remercie de lui avoir envoyé son « très beau » poème intitulé « Ensemble ». Bouhier pense que celui-ci devrait paraître vers avril. Bouhier espère pouvoir rencontrer Guillevic lors de son prochain voyage à Paris, à moins que cela soit en Anjou. Il demande aussi des nouvelles du livre de Guillevic qui doit être prochainement publié à la NRF.

Dans le post-scriptum, Bouhier fait appel aux « suggestions » de son correspondant « nous cherchons des poètes », il lui demande aussi de trouver des abonnés étant donné que « la revue n'émerge à aucun fond secret et vit de sacrifices et de charité ». Il conclut : « Que ne ferait-on pas pour ce qu'on aime ? »

3. Billet manuscrit du 15 février 1942 avec enveloppe.

Il s'agit simplement des épreuves du poème « Ensemble » à corriger et à renvoyer. Demande aussi d'une bibliographie personnelle passée ou prochainement à venir. Le tout toujours sous le signe d'une relation d'empathie : « Mon cher Guillevic », « Amicalement vôtre ».



4. Lettre manuscrite avec enveloppe du 18 mars 1942.

Bouhier dit avoir reçu les premiers exemplaires du *Cahier* dans lequel le poème de Guillevic est paru, il suppose que Guillevic de son côté a reçu les siens bien qu'il craigne que la SNCF n'ait pas rempli correctement son office, comme c'est le cas souvent en ce moment, précise-t-il. Il invite Guillevic à passer chercher aux éditions Debresse les cent exemplaires qui lui reviennent. Il joint une liste d'auteurs pour le service de presse.

Souhait de se rencontrer prochainement à Paris « pour vider ensemble une bonne bouteille si cela se trouve encore ».

Dans le post-scriptum, Bouhier demande si la mise en page de son poème plaît à Guillevic, et s'il veut bien lui réserver un exemplaire dédicacé même si son nom ne figure pas dans la liste prévue à cet effet.

5. Une enveloppe manuscrite du 24 août 1942 sans lettre.

6. Une lettre dactylographiée du 20 février 1945. (3 pages)

Dans le contexte de la Libération et de l'épuration, Bouhier remercie chaleureusement Guillevic d'avoir demandé son admission à l'amicale du Comité National des Ecrivains (CNE). Il met en garde contre certains « noyautages » qui « risquent de corrompre très gravement la force du CNE ». Il rapporte que viennent de paraître deux numéros des *Cahiers angevins* dans lesquels il est fait état de la bonne relation de ceux-ci avec le CNE alors que les *Cahiers* en question sont édités par les Editions de l'Ouest qui étaient notoirement collaborationnistes. Le gérant de la revue est professeur à L'Institut Catholique, « cette usine à fascistes » ; le principal collaborateur est le petit-fils de René Bazin, M. René-Salvator Catta, qui a publié dans une revue fasciste pro-italienne, proche aussi d'une revue maurrassienne et d'une autre royaliste.

Bouhier souhaite que Guillevic en parle aux camarades du CNE. Face à ces « double-jeux », lui n'est « pas partisan du vent de pardon que certains qui y ont intérêt veulent faire souffler ».

7. Un billet du 27 octobre 1946.

Bouhier annonce à Guillevic son retour définitif à Paris, il serait heureux de le rencontrer pour lui demander divers tuyaux.

Guillevic répond favorablement dans un billet du 30 octobre 1946.

B- Deux documents de Luc Bérumont.

1. Une lettre du 20 juin 1942.

Bérumont loue *Terraqué* qui est « un livre qui a le goût du monde... », il a prêté le livre à Jean Bouhier, lui aussi est enthousiasmé.

Bérumont envoie à Guillevic un bulletin de souscription pour un de ses ouvrages dont il corrige les épreuves, « un roman poétique » - mais quand précédemment Bouhier lui en avait parlé, ne l'avait-il pas accusé « de trahir » ! Bérumont ironise : « Je vous propose une trahison à tirage limité ».

Bérumont et Bouhier serrent cordialement la main à Guillevic, ils sont sous une tonnelle qui a l'odeur des fruits.

2. Une carte postale du 1er septembre 1942.

La carte postale représente le château de Dieuzie à Rochefort-sur-Loire (Maine et Loire). Envoi d'un pays « qui n'est pas celui de la soif mais celui de l'amitié et de la poésie ».

C- Documents de Jean Rousselot.

1. Une Lettre du 9 avril 1942.

Contrairement à Bouhier et à Bérumont qui lui donnaient volontiers du « cher ami », Rousselot s'adresse à Guillevic en lui disant « cher monsieur ». Il le remercie vivement de lui avoir envoyé son poème « Ensemble ». Bien qu'il s'agisse là de conceptions poétiques différentes des siennes, il a aimé ce texte avec ses « fort belles image ». Rousselot félicite Guillevic de se placer « aux antipodes de la poésie éloquente et

fabriquée qui semble de mode aujourd'hui surtout en zone libre ». Rousselot se présente sur le même plan que Guillevic en disant que « le poète n'a de compte à rendre qu'à lui-même et à une postérité nuageuse et problématique ». Il regrette de ne rien pouvoir envoyer comme livre car tout est épuisé, mais peut-être Bouhier a-t-il encore quelques exemplaires d'*Instances* ?

2. Une lettre datant de 1956 sans enveloppe et contenant un poème de six pages dactylographiées.

Parce que depuis longtemps Rousselot avait envie de dialoguer avec Guillevic, sans pouvoir le faire, il lui envoie ce long poème à la recherche d'un nouveau langage. Rousselot espère pouvoir rencontrer Guillevic bientôt. « Prenons rendez-vous, lui dit-il, nous aurons beaucoup à nous dire ».

Le poème, dédié à Guillevic, est intitulé « Le courage parfois... ». Vingt-neuf quatrains en alexandrins rimés ou assonancés, plus un distique final, le tout daté de janvier-avril 1956. Ce texte revendique le courage pour le poète de reconnaître « la beauté et la fureur terrestre » et de se défier de « quelque feu divin dans les hauteurs ». Un long poème didactique non exempt de contradictions internes comme en témoignent, semble-t-il, les derniers vers : « O, Poésie, va-t-en de moi ! Tu es complice/ Si tu ne peux porter avec moi ce cilice ».

3. Un billet du 28 février 1969.

C'est un billet canular en réponse à une invitation (photocopiée au bas) : « Comtesse de Lapisse de la Mothe vous convie de 5 à 7 en ses salons particuliers en l'honneur du poète Guillevic... », une adresse suit. Rousselot demande à son « cher Guillevic » de l'éclairer sur ce canular, tout en se disant prêt à aller l'honorer.

4. Une lettre du 9 mars 1969.

La lettre précédente était bien une blague. Le procédé rappelle à Rousselot quelques exemples qu'il énonce. Plus sérieusement il demande

à Guillevic s'il veut bien répondre à une question qu'il pose dans *Les Nouvelles Littéraires* à une trentaine de poètes contemporains dont Jouve, Yves Bonnefoy, Mandiargues, Jules Romains : « Cent ans après la mort de Lamartine, où en êtes-vous avec lui. Fut-ce, est-ce (encore) un grand poète à vos yeux ? » La réponse de Guillevic est la suivante : « Je dois à Lamartine la révélation de la poésie. Depuis l'un de nous a changé. Je n'ai pas encore compris. Comme il dit : « Ainsi toujours poussé vers de nouveaux rivages... ». Son espace n'est pas le mien, on s'y perd. Et pourtant je m'y suis trouvé je crois. Reconnaissance envers lui. Chapeau ! Adieu ! »

D. Deux lettres de René Guy Cadou
1. Lettre du 6 octobre 1945.

Louisfert
doire 2m/10

Mon cher Guillevic,

Bien sincèrement merci pour votre démarche.
En même temps me votre lettre un mot
de Forster me demandant de patienter
quelques jours le temps de présenter ma
"candidature" devant le Comité Directeur.
Heureux de me retrouver près de vous et de
vous le dire.

Très sympathiquement vôtre

René Guy Cadou

6 oct 45.

P.S. Serez-vous a-t-il envoyé mon livre
sur Apollinaire ? Sinon dites-le moi.

2. Lettre du 10 août 1947.

Murats

10 août 47.

Mon cher Guillevic,

Je reçois dans le Puy de Dôme où je suis en vacances votre beau livre de poèmes. J'aime tout ce que vous faites, votre mesure et votre dicterion, ce lyrisme de la main à la serpe qui n'est ni à vous et lorsque je pense à une poésie durable comme la monodie de notre pays, c'est à la vôtre que je pense c'est du plus profond du cœur

me je vous remercie de votre envoi.

Soyez certain que je parlerai d'Exécutoire qui exécuté en effet, ~~par~~ par son épaisseur (comme on dit: l'épaisseur du ciel) tous les yeux voyants et les faux-mars d'une poésie sont nos à vous me faire, n'est ce pas, moi

Ami.

Yohé Dupé

E. Une lettre de Lucie Guillevic contresignée par Eugène Guillevic le 25 février 1991

Penchons-nous pour finir sur une autre lettre que Lucie Guillevic avait adressée à Serge Gaubert le 25 février 1991 (avec le présent dossier dont nous parlons). Lucie a bien voulu nous donner aussi photocopie de cette lettre. Serge Gaubert était professeur de littérature française à l'université de Lyon, et avec son collègue Jean-Yves Debreuille, il était alors l'un des plus aptes à tirer profit d'un tel dossier ayant déjà travaillé sur le sujet, mais il ne semble pas qu'il ait exploité le dit dossier.

Extrait de la lettre en question, (c'est Lucie qui parle):

« Si je demande à Eugène : « - A quelle date as-tu rencontré Bouhier pour la première fois ? » Il me répond : « - Juste avant la guerre ou pendant les premières années de guerre. » « - D'accord, mais selon toi c'est en 39, en 40, en 41 ? » « - Je n'en sais rien. » « - Pourtant en 41, Bouhier t'écrit : « Mon cher ami », c'est donc que vous vous connaissiez déjà pas mal. » « - C'est possible. On devait se rencontrer autour des feuillets de *Sagesse* au café Bonaparte, je crois bien. Mais de toute façon, j'ai très peu connu Bouhier, je ne me souviens pas de lui, je ne suis pas capable d'en dire plus long ». Difficile pour moi, commente Lucie, d'insister davantage. Eugène ne se souvient pas non plus de sa première rencontre avec Follain. J'imagine que Bouhier, lui, doit avoir des documents plus précis, que peut-être il prenait des notes, tenait un journal, etc. Nous savons qu'Eugène ne tient rien du tout, et il n'avait aucun souvenir de ces lettres que j'ai trouvées dans des cartons apportées par Jacqueline contenant des papiers qui traînaient encore à La Forêt-Sainte-Croix. Je pense quand même qu'ils seront utiles ».

Ces lettres ou billets sont d'importance inégale bien que tous impliqués dans une histoire particulière. Deux longs documents mériteraient manifestement une étude plus approfondie : la lettre de Jean Bouhier écrite après la Libération et le long poème régulier de Jean Rousselot « Le courage parfois... ». Je vais transmettre le dossier à la Bibliothèque de l'université d'Angers où il rejoindra le fonds de plusieurs poètes de l'Ecole de Rochefort, là d'autres chercheurs sauront bien les retrouver.